Une mise au point et une autocritique relatives au protoroman

Autor(en): **Dardel, Robert de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **71 (2007)**

Heft 283-284

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-400128

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UNE MISE AU POINT ET UNE AUTOCRITIQUE RELATIVES AU PROTOROMAN

Pour Jean-Pierre Chambon

1. Avant-propos

Cet essai n'apporte pas, sur le protoroman que j'ai passé ma vie à reconstruire, de résultats nouveaux. Il répertorie simplement des résultats déjà acquis, publiés ou inédits, groupés cependant de façon à présenter une mise au point actualisée de la question protoromane et une autocritique relative aux méthodes et techniques employées.

2. Le moulin du bisse: une brève réflexion sur l'avance de la recherche en général

Comme le chercheur individuel ne connaît pas et ne peut pas connaître tout, mais étend ses connaissances au cours de sa carrière scientifique, il arrive que les résultats qu'il a obtenus initialement perdent plus tard, à ses yeux, leur valeur, au profit d'autres résultats, fondés sur une connaissance plus étendue. Je livre ici mon expérience personnelle de ce problème, tel que je l'ai vécu dans mes recherches sur le protoroman.

Un moulin rudimentaire, qu'actionnait le courant d'un bisse valaisan, canal d'irrigation à flanc de coteau, actionnait à son tour un lourd marteau de bois, dont le bruit témoignait au loin que le bisse, à cet endroit, était normalement chargé et qu'il ne comportait donc pas de fuite en amont. Devant ce spectacle, mon frère cadet, encore très jeune mais déjà à l'âge des «pourquoi?», pensait que le déplacement de l'eau était produit non par la déclivité du sol et l'attraction terrestre, mais par le moulin.

Cette inversion des rôles de la cause et de l'effet, lorsqu'elle est commise par un enfant, nous fait sourire. Et pourtant, c'est un phénomène qu'on rencontre aussi chez les adultes, même dans le monde des savants.

À quoi tient, en fait, la remarque erronée de mon jeune frère? À une vision des choses qui est encore trop limitée pour permettre une observation correcte. Le mouvement du moulin a pu, mettons, par analogie

avec la pédale d'une bicyclette ou les roues du tram, lui donner l'idée qu'un mouvement rotatif engendre un déplacement dans l'espace. Par ailleurs, ne connaissant du bisse qu'un segment très limité et ignorant tout de sa provenance, de son captage à haute altitude et de son aboutissement dans le système d'irrigation en plaine, il n'a pas pu prendre conscience de sa déclivité. Son erreur de jugement n'est donc due qu'à une connaissance trop partielle des faits pertinents.

Et c'est un problème général, pratiquement insurmontable dans sa totalité, dans la mesure où tout se tient, où les faits pertinents ne se présentent pas toujours d'eux-mêmes et induisent par là bien d'autres erreurs de jugement que la confusion de la cause et de l'effet. Les pages qui suivent illustrent ce constat; elles s'inspirent de mes recherches en linguistique romane, au cours desquelles mes vues se sont modifiées considérablement à mesure que mon regard embrassait davantage.

Aucun résultat de recherches en linguistique ne peut bien sûr prétendre à un statut définitif, même à court terme. Les erreurs qui se manifestent dans les résultats sont de deux sortes: soit elles sont commises par inadvertance ou *négligence*, comme quand on soutient que l'ordre roman

[sujet [[pronom régime clitique] verbe]]

dans le fr. *Paul le [= le livre] lit,* dérive directement de l'ordre lat. *Paulus librum legit*, alors que les matériaux romans, y compris les matériaux français, attestent un état intermédiaire

[sujet [verbe [pronom régime clitique]]]

soit ce sont des erreurs qui ne se révèlent qu'au fur et à mesure que notre connaissance, en l'occurrence celle du protoroman, en diachronie et en synchronie, et de la linguistique générale, se complète et met en évidence les lacunes et contradictions; *erreurs inévitables* donc, en ce qu'elles découlent d'un état de nos connaissances et des méthodes qui, au moment d'une enquête donnée, ne permettait pas de les appréhender.

Les erreurs commises par inadvertance ou négligence sont heureusement pour la plupart signalées par la critique. Dans mon cas, ce qu'il est plus important de relever, après un demi-siècle de recherches et de publications, ce sont les erreurs inévitables, que la critique, en retard elle aussi, signale rarement, mais dont la correction après coup contribue à une avance scientifique significative.

La conséquence logique de ce que je viens de dire est une mise au point du protoroman et de la méthode comparative historique, tels que je

les conçois aujourd'hui, et une autocritique relative à mes démarches de jadis. Mon propos est de passer en revue les étapes majeures d'une progression qualitative de mes recherches. Je n'oublie pas pour autant tout ce que je dois à mes prédécesseurs; si je ne les mentionne pas tous ici, c'est que leurs mérites sont déjà explicitement pris en compte dans mes publications.

3. La méthode comparative

3.1. Mes premières expériences de la méthode comparative

Comme jeune étudiant de l'Université de Genève, à l'époque où je ne savais pas encore de quel côté je me dirigerais après la licence, je m'intéressais tout particulièrement à l'évolution du langage et à l'étymologie; mais le programme n'offrait aucun cours d'initiation répondant à cet intérêt. Lorsque cependant fut nommé un professeur de linguistique romane, en la personne d'André Burger, comparatiste indo-européaniste et disciple d'Antoine Meillet, j'ai trouvé dans son enseignement, axé sur la phonétique historique et les textes romans anciens, le cadre scientifique que je cherchais et qui a finalement décidé de ma carrière, et j'ai trouvé, dans sa personne, mon directeur de thèse. Entre temps, j'avais aussi eu des contacts suivis avec Henri Frei, disciple de Charles Bally et saussurien convaincu, dont les cours de linguistique générale synchronique formaient – vus rétrospectivement – un complément bienvenu, pour ne pas dire indispensable, à la diachronie enseignée par Burger. Je n'étais pas autrement préparé à l'aspect méthodologique des recherches que j'entreprenais et m'y présentais sans idées préconçues, mais animé d'une vive curiosité, d'un grand besoin de comprendre, moi aussi, le «pourquoi?» des choses. Il ne m'est apparu que beaucoup plus tard, à l'heure des bilans, combien, par leur présence à mes côtés, ces deux maîtres ont su m'inculquer, l'un les techniques subtiles, parfois trompeuses, de la reconstruction protolinguistique, l'autre les voies les plus abstraites de l'analyse synchronique, notions sans lesquelles l'étude du protoroman telle que je l'ai menée par la suite serait impensable.

Dans l'élaboration de ma thèse, sur le parfait fort en protoroman (Dardel 1958), qui s'est étendue sur une dizaine d'années, j'ai donc suivi docilement mes deux maîtres et puisé dans la littérature qu'ils m'indiquaient. Par la suite – je le dis sans vouloir en rien minimiser leurs mérites – je me suis pourtant rendu compte que nous étions tous les trois

en partie tributaires, pour ne pas dire victimes, de vues relativement étriquées dans certains cas, erronées dans d'autres, mais qui, semble-t-il, avaient cours alors dans le milieu scientifique que nous fréquentions (le Cercle Ferdinand de Saussure) et dont voici les principaux aspects, devenus essentiels par la suite.

(i) Dans ma perception de néophyte, le 'protoroman' (appelé alors 'roman commun'), reconstruit à partir des parlers romans, était, en vertu d'un principe qui découle du comparatisme historique, censé être uniforme dans l'espace; il l'est du reste indubitablement dans plusieurs secteurs d'un système protolinguistique, mais dans d'autres, il ne l'est pas. Dans ma thèse, je me suis trop laissé guider par le principe de l'uniformité spatiale de la protolangue, ce qui m'a valu, à l'époque, à juste titre, de vives critiques dans les comptes rendus; mais, avant de mettre le point final à ma thèse, par un souci de vérité, j'avais tout de même signalé certains cas de rupture de cette unité (Dardel 1958, 92) et, par là, appliqué le principe selon lequel, lorsque la théorie ne rend pas compte des faits, il faut la laisser tomber. Bien m'en a pris, puisque, comme on le verra plus loin, ce fut l'amorce d'un développement méthodologique (le concept d''analyse spatio-temporelle'), qui a finalement déterminé toute ma carrière scientifique.

(ii) En raison de ruptures obvies de l'unité diatopique, la notion saussurienne de structure était parfois inapplicable au protoroman dans sa totalité spatiale; par exemple, la structure du parfait fort reconstruit présentait une alternance de formes rhizotoniques munies du suffixe /U/ (comme HÁBUI) et de formes arhizotoniques privées de ce suffixe (comme HABÍSTI); mais, pour la première personne du pluriel, le protoroman se partageait en deux aires, l'une avec la forme rhizotonique (HÁBUIMUS), l'autre avec la forme arhizotonique (HABÍMUS); dans ce cas, l'analyse d'une structure synchronique uniforme était entravée et la possibilité d'une rupture diachronique concomitante fortement suggérée.

(iii) Outre les parlers romans, qui livrent la matière première du comparatisme roman et du système protoroman qu'ils permettent de postuler, je me suis servi, pour étayer mes reconstructions, d'exemples, pour la plupart non classiques, tirés du latin écrit de diverses époques, même tardives (Dardel 1958, ch. 2). Le recours par moi au latin écrit, plus ou moins aléatoire, puisqu'il consiste en faits de parole, toutefois abondamment pratiqué alors, notamment dans l'école scandinave, n'a pas été contesté par la critique. Son abandon raisonné, que je décrirai en 3.2.3 (i), résulte de ma propre initiative.

3.2. Critique de ladite méthode comparative

Tout au long de ma carrière, mon principal souci a été de corriger les insuffisances du comparatisme qui m'étaient apparues dans l'élaboration de ma thèse et que je viens de mentionner. Dans cet effort de rectitude intellectuelle, je n'ai pas toujours été suivi par mon directeur de thèse, ni, après avoir obtenu mon doctorat, par la critique; j'ai néanmoins poursuivi mon enquête scientifique conformément à cette motivation, au risque de m'isoler.

3.2.1. L'analyse spatio-temporelle. – Déjà en rédigeant ma thèse, j'ai donc été pris de doutes quant à l'existence d'une uniformité de la protolangue. Certes, le comparatisme orthodoxe fondé sur plusieurs parlers romans garantit pour un grand nombre de traits relativement durables une uniformité spatiale panromane, qu'on peut considérer comme le fondement de la parenté des langues romanes; un exemple connu en est la catégorie grammaticale appelée 'adjectif-adverbe' (CASAM ALTAM / CANTAT ALTUM), attestée dans tous les parlers romans et à la base encore du roumain moderne (Dardel 1995). Un autre exemple, moins connu, est le système nominal acasuel en protoroman précoce, fondé sur le seul accusatif latin, comme dans VIDET PAULUM FILIAM SUAM "Paul voit sa fille" (Dardel / Wüest 1993). Malgré les apparences, l'unité spatiale protoromane existe aussi à l'origine pour le mot FORMOSUM, attesté aux extrémités occidentale et orientale de la Romania, mais remplacé ensuite, dans la Romania continentale centrale, par son synonyme BELLUM; toutefois, la fragmentation spatiale qui apparaît alors s'accompagne d'une rupture temporelle (Dardel 1993a). Comme je l'ai dit, la structure du parfait fort protoroman s'est révélée sur un point précis non uniforme, scindant la Romania antique en deux aires et infirmant dès l'abord mon hypothèse de départ. Par la suite, je me suis rendu compte, en leur appliquant l'analyse spatio-temporelle, que ces deux aires représentaient, elles aussi, des structures synchroniques, distinctes sur l'axe du temps, celle avec HÁBUIMUS étant antérieure à celle avec HABÍMUS, et que chacune était à l'origine homogène et admettait une analyse structurale propre. Des «défauts» de ce genre furent d'ailleurs relevés de manière répétée par la critique.

C'est à partir de constats comme ceux-là, exploités depuis longtemps par l'école italienne de la «linguistica spaziale» et par le comparatisme historique en général, que j'ai développé le modèle bidimensionnel (espace – temps) du protoroman et recouru systématiquement à l'analyse spatio-temporelle. Grâce à cette technique, la chronologie des traits a pu être précisée, tantôt en termes relatifs, à l'aide de lois morphosyntaxiques

diachroniques, tantôt en termes absolus, en conformité avec la théorie de Gustav Gröber, par référence externe à la date des conquêtes et pertes de territoires par Rome. Il s'en dégage en principe une corrélation systématique entre la date d'un trait protoroman et son extension spatiale dans les parlers romans. Les derniers développements de mes recherches montrent que, parmi les parlers romans qui, selon cette méthode, attestent le plus nettement des étapes chronologiquement distinctes au sein du protoroman, se trouvent, dans l'ordre, le sarde, témoin du protoroman du premier siècle avant J.-C. (Dardel 1985a), le rhéto-roman grison, témoin du protoroman du premier siècle de notre ère (Dardel 2001a), et le roumain, témoin du protoroman des IIe et IIIe siècles.

Un mot sur l'évolution de mes recherches dans ce domaine. L'analyse spatio-temporelle sous sa forme (provisoirement) définitive a été élaborée par moi entre 1976, à propos de la chronologie des genres dans les substantifs de la troisième déclinaison (Dardel 1976), et 1983, époque où, à propos des subordonnants conjonctionnels, je considère encore le détachement de la Sardaigne comme étant contemporain de celui de la Dacie (Dardel 1983), enfin en 1985, époque où, toujours à propos des subordonnants conjonctionnels, je considère le détachement de la Sardaigne comme antérieur à celui de la Dacie (Dardel 1985a, 1985b). La position chronologique intermédiaire du rhéto-roman des Grisons m'est apparue plus tard, en rapport avec l'analyse des cas (Dardel 2001a).

3.2.2. L'analyse structurale. – Le problème de l'uniformité du protoroman est lié à celui que pose sa description structurale. L'un ne va pas sans l'autre: l'évolution du protoroman selon l'analyse spatio-temporelle se ramène à une succession de synchronies, dont l'intérêt est qu'elles constituent des structures qu'on peut analyser et confronter scientifiquement.

Mais tout linguiste n'est pas forcément structuraliste, d'où mon désaccord avec certains romanistes, qui restent attachés à des vues préstructuralistes. En voici un exemple parmi beaucoup d'autres. Selon les lois d'évolution phonétique, le latin *domum*, "maison", devrait aboutir en sarde à *domu*. Mais le sarde présente la forme *domo* "maison" (cf. *sa domo* "la maison", *pro sa domo* "pour la maison"). L'explication, sans doute plausible, qu'en donne le DES est que le sarde *domo* comporte, sous une forme figée, la désinence de l'ablatif-locatif latin *domo*. Le substantif sarde *domo,* ayant entre temps perdu sa fonction ablative-locative, n'est donc qu'un simple lexème ressortissant au système acasuel du protoroman, où son ancienne fonction est exprimée par un dérivé de l'accusatif, éventuellement muni d'une préposition. C'est néanmoins sur la base

de formes figées de ce type que des romanistes se fondent souvent pour contrer le comparatisme que je pratique et affirmer par exemple que tous les cas latins se retrouvent en protoroman. Aussi, mon effort, dans le domaine de l'analyse structurale, a-t-il porté sur le tri des témoignages fonctionnels et des témoignages figés, non fonctionnels.

3.2.3. Le latin écrit

(i) Le latin écrit comme fait de parole. – Reconstruire le protoroman à partir des parlers romans est la seule méthode sûre, parce que le protoroman obtenu par cette voie consiste en faits de langue et constitue un système. Invoquer en plus de cela des formes du latin écrit, par exemple un *soliculum* à côté du protoroman SOLICULUM, étymon du fr. *soleil*, peut à la rigueur étayer une hypothèse protoromane, mais ne peut pas en prouver la justesse, car les formes du latin écrit sont, du moins en première analyse, des faits de parole, dont la présence, même simultanée, peut être fortuite. Il est du reste des structures protoromanes pour lesquelles on n'a pas trouvé de pendant assuré en latin écrit; c'est le cas de la base OVS (Dardel 1989). Aussi fut-ce une erreur de ma part, que je partage avec quelques autres romanistes de l'époque, de pratiquer un comparatisme historique à partir des données du latin écrit (Dardel 1962); cette méthode risque de nous faire passer à côté de traits protoromans que le latin écrit n'atteste pas. Je n'ai guère eu recours au latin écrit comme confirmation des reconstructions protoromanes que dans mes études du début (Dardel 1958, 1964 et 1976). Les deux ouvrages de synthèse relativement récents que sont Dardel (1983) et Dardel / Kok (1996) exploitent le latin écrit antique tout au plus en tant que repère étymologique, comme dans le rapprochement de la conjonction de subordination protor. KO avec le lat. class. *quod*.

(ii) Les modèles de la simultanéité et de la successivité. – Toute langue standard écrite vivante est assortie de son pendant parlé et en diffère plus ou moins. Or, le protoroman est du latin parlé, sans quoi son évolution, de l'Antiquité aux parlers romans, ne pourrait pas être décrite en termes de lois d'évolution phonétique; et, sauf dans le cas d'emprunts dits 'savants', ce n'est que par le truchement du latin parlé de l'Antiquité, pris en charge par le protoroman, que le latin écrit aboutit aux parlers romans.

Que les parlers romans dérivent, à travers le protoroman, du latin parlé de l'Antiquité, c'est-à-dire du latin parlé contemporain des textes anciens, la plupart des romanistes de formation et quelques latinistes très ouverts l'admettent, en se conformant au modèle dit de la 'simultanéité'.

Mais beaucoup de latinistes, en rejetant l'idée d'une coexistence du latin écrit et du latin parlé (protoroman) dans l'Antiquité, considèrent que les parlers romans sont issus du latin écrit selon le modèle de la 'successivité', c'est-à-dire prolongent, dans le temps, par une évolution interne, la seule forme du latin qui est directement observable dans les textes antiques et tardifs. Aussi se trouvent-ils bien embarrassés lorsqu'il s'agit d'expliquer comment, à l'apparition écrite des parlers romans, à la fin du premier millénaire, il faut rendre compte par exemple du fait que des textes romans notaient *chien*, produit d'une palatalisation bien antérieure, ce qui s'écrit *canem* dans les textes latins contemporains.

Le modèle de la successivité, en vogue pendant la première moitié du XXe siècle, sinon chez les romanistes, du moins chez les latinistes, fut et reste une malédiction pour la linguistique romane diachronique. Combien de fois n'ai-je pas entendu, de la bouche de latinistes éminents, malgré la différence notoire entre latin écrit et latin parlé, la remarque que voici: «À quoi bon reconstruire le protoroman, du moment que nous disposons du latin écrit?». Aussi, je crains que le comparatisme roman soit – à cause de cet oreiller de paresse – la lanterne rouge du comparatisme historique général.

(iii) Le modèle tridimensionnel. – Face aux nombreux échecs et insuffisances des reconstructions de la part de romanistes et de latinistes, j'ai acquis la conviction que la solution souhaitable serait une combinaison des études latines et romanes, fondues en un modèle 'tridimensionnel' (espace – temps – structure diastratique). À diverses reprises, dans des colloques et congrès, à Pécs (Dardel 1987b), Innsbruck (Dardel 1992a) et Zurich (Dardel 1993b), je me suis fait l'avocat d'un rapprochement contrastif du protoroman avec les résultats des études du latin écrit antique et tardif, suscitant l'approbation de quelques collègues, mais parfois aussi l'ire de latinistes pour qui, en matière de latin global, seul compte ce qui est concret. Régulièrement, je m'en suis pris à des chercheurs comme Michel Banniard, un des latinistes qui croient encore dur comme fer à la successivité du roman par rapport au latin écrit et estiment par conséquent inutiles la reconstruction du protoroman et son analyse dans l'espace et le temps; dans une réaction à certains de ses écrits (Dardel 2003a), j'insiste sur la simultanéité du latin des textes antiques et du latin parlé, reflété par le protoroman et les parlers romans, et oppose à la séparation des modèles que son attitude implique une approche, encore peu exploitée, selon laquelle, à l'aide de repères chronologiques de part et d'autre, les deux voies seraient systématiquement confrontées en

synchronie, dans la dimension diastratique. On obtiendrait par cette troisième dimension une image du latin global autrement plus intéressante que ce que peuvent nous offrir les deux voies séparément.

Ceci dit, du moment que j'ai neutralisé ou relativisé les deux problèmes de la protolangue que posent l'hypothèse de l'unité spatiale et le modèle de la successivité du roman par rapport au latin écrit, la voie était libre pour s'attaquer au troisième problème, qui est le sous-développement de la description structurale du latin global: l'analyse spatio-temporelle d'une part, le rapprochement des études romanes et de la philologie latine d'autre part mettent au jour des tranches synchroniques diastratiques du latin *global*, qu'il ne nous reste plus qu'à transposer en termes structuralistes et typologiques, tout en tenant compte de ce que, si le protoroman reconstruit est un fait de langue, les données du latin écrit ne sont en première instance que des faits de parole. L'outil méthodologique – l'approche tridimensionnelle donc – est prêt; mais son application peine à se faire, surtout faute de latinistes disposés à collaborer sous cette forme avec les romanistes; personnellement, je n'ai pu convaincre que deux latinistes de s'associer de manière concrète à mes recherches, Paul Gaeng (Dardel / Gaeng 1992) et Alberto Zamboni (Dardel / Zamboni 1999), et c'est en solitaire que j'ai publié des essais limités dans le cadre du modèle tridimensionnel (Dardel 1992a, 1992b, 1995/96). Aussi, les progrès de la description structurale ainsi conçue ne se situent-ils actuellement guère que du côté du protoroman. Voici pourtant un exemple impliquant les deux ordres de données, où intervient donc aussi le latin écrit: la formation en protoroman, à la suite du système acasuel (3.2.1), d'un système nominal bicasuel, nominatif / cas oblique, comportant l'alignement, au nominatif, de noms imparisyllabiques sur les noms parisyllabiques, tel BOVIS (< class. *bos*) / BOVEM (a. fr. *bues / buef*), se reflète également, à la même époque, semble-t-il, dans les textes latins écrits (Dardel 1999, n. 7).

En fait, je n'ai recouru à cette approche que dans le but d'une confrontation typologique du latin écrit et du protoroman; c'est le cas notamment dans Dardel (1983, confrontation du latin écrit *quod* et du protoroman KE), Dardel (1992a, 1992b), Dardel / Wüest (1993), Dardel (1996a, ch. 1), Dardel / Zamboni (1999) et Dardel (1999, 2005a). Dans le reste de mes publications, par exemple dans Dardel (1996a, ch. 2 et 3), l'enquête est encore centrée sur le seul protoroman.

3.2.4. Le comparatisme roman chez Maurer et Hall. – Un souci de justice me pousse à préciser que, sur ces entrefaites, d'autres compara-

tistes que ceux déjà cités en étaient également venus à réfléchir aux problèmes de méthode évoqués ici et que leur exemple, pas toujours conforme à mes convictions naissantes, m'ont cependant aidé à choisir ma voie. Il s'agit notamment des deux éminents romanistes Theodoro Henrique Maurer, Jr. (1951, 1959) et Robert A. Hall, Jr. (1950, 1974-1983). Chez tous les deux, j'ai trouvé des matériaux considérables et bien classés et au moins une amorce d'analyse spatio-temporelle. Sur d'autres points, j'ai dû procéder de façon sélective. Maurer accorde une trop grande part à l'influence du latin écrit tardif sur les parlers romans occidentaux, en gros de l'Atlantique à l'Adriatique, par exemple (1951, 171 *sqq.*), à propos de l'antéposition de l'adjectif épithète qualifiant. Chez Hall, j'ai beaucoup apprécié l'application systématique du modèle de la simultanéité, dans une perspective structuraliste et selon des critères strictes, dont celui de l'anomalie; mon principal reproche concerne sa généalogie arborescente des parlers romans, que j'estime actuellement dépassée par le modèle des ondes.

3.2.5. Conclusion. – Après de longues années de réflexion et d'essais plus ou moins couronnés de succès, je crois avoir, dans un premier temps, libéré de ses entraves foncières la méthode comparative que j'avais appliquée jadis à l'analyse du parfait fort.

3.3. Les principaux prolongements de la méthode comparative

Dans un second temps d'une succession logique plutôt que chronologique, j'ai entrepris, tout en continuant de reconstruire le protoroman, premièrement de perfectionner la méthode comparative, de manière à en tirer le maximum de données protolinguistiques (3.3.1), deuxièmement de montrer que le protoroman reconstruit jusqu'ici est fonctionnel au même titre que n'importe quel système linguistique que nous pouvons observer directement dans une langue vivante (3.3.2).

3.3.1. Le perfectionnement de la méthode

(i) La prise en compte du critère de l'anomalie. – La grammaire historique s'établit en premier lieu sur la base de 'règles de correspondance phonético-sémantiques', c'est-à-dire sur une combinaison de lois d'évolution phonétique et de la permanence du sens d'un monème. Ainsi, avec la loi phonétique selon laquelle /T/ intervocalique protoroman devient [*t*] en italien, [*d*] en espagnol et disparaît en français et sa réalisation dans des mots romans issus de VITA et MUTARE, savoir *vita* et *mutare*, *vida* et *mudar*, *vie* et *muer*, on esquisse une portion de l'évolution régulière, dont

sont faits en bonne partie les dictionnaires étymologiques des parlers romans. C'est l'aspect le plus pratiqué et le mieux connu de la reconstruction. Mais il existe d'autres approches, moins connues, qui reposent sur l'‘anomalie', par quoi on entend des formes des langues filles qui ne s'expliquent pas dans leur système.

Il paraît – je le tiens de mon directeur de thèse – qu'Antoine Meillet répétait à qui voulait l'entendre que le comparatisme historique se pratique en principe à l'aide de formes anomales des langues filles. Ainsi, dans les parlers romans, où le participe passé des anciens verbes en -IRE est normalement arhizotonique, en *-i* (*parti, sorti, ...*) ou en *-u* (*venu, ...*), MORIRE, avec son participe passé rhizotonique (*[il est] mort*) est une anomalie ‘morpho-lexicale', c'est-à-dire combinant les règles de correspondance phonético-sémantiques avec un allomorphe de la désinence, qui, ayant échappé aux tendances générales, n'a pu se former que dans un système antérieur, le protoroman, sous la forme de MÓRT[U]UM. Un autre type d'anomalie, l'anomalie ‘sémantico-syntaxique', concerne certains cas de polysémie inexplicables dans les parlers romans spécifiques; par exemple, un subordonnant protor. KA, roman *ca*, devenu *que* en gallo-roman, exprime, selon une répartition spatiale différente, trois relations syntaxiques sans lien historique évident; cette anomalie s'explique au niveau du protoroman, si l'on admet que ce KA représente le latin *quia*, *quam* et *qua*, respectivement en fonction de subordonnants causal, comparatif et d'identité (Dardel 1983, 60 *sqq.*).

Pour l'essentiel, la grammaire comparée historique, à l'époque de Meillet, était pratiquée sous la forme que je viens de décrire. Seulement, cette approche implique une sévère limitation: comme le critère de la loi phonétique ne s'applique qu'au niveau du monème (mot, lexème, morphème), elle ne permet de traiter que le lexique et la morphologie. Les structures relationnelles (syntaxe) lui échappent; mis à part quelques structures relationnelles figées, qui se sont de bonne heure soudées en un mot simple (comme *[j']aimerai* < AMARE HABEO, *joubarbe* < JOVIS-BARBA), il n'y a pas d'étymons protoromans de phrase ni de syntagme; par exemple, il n'y a pas d'étymon de la phrase segmentée *Paul, Pierre le connaît*; la structure relationnelle ne peut en être traitée qu'au niveau grammatical, en l'occurrence sous la forme

[[segment objet$_x$] sujet, pronom objet$_x$, verbe]

à condition toutefois qu'on trouve un moyen d'en vérifier le caractère anomal.

J'ai dû longtemps me contenter – avec les autres chercheurs – d'une hypothèse aléatoire, qui consistait à admettre que la présence d'une structure relationnelle dans toute la Romania ou dans une portion importante de la Romania implique sa présence également en protoroman. En fait, d'aucuns croient encore que par exemple la base romane SVO, très répandue en roman, remonte nécessairement au protoroman; or, cette conclusion est risquée, parce que SVO est probablement issu de la variante ^{T}SVO (où ^{T}S symbolise un sujet topique), par une généralisation des cas où S n'était pas topique, *Paul est mortel* ~ *L'homme est mortel*, ce qui a pu se produire tardivement et parallèlement, au niveau des parlers romans (Dardel 1997a). À ma connaissance, actuellement, le seul critère sûr se présente lorsque la structure relationnelle à analyser est intégrée à un ensemble de structures dont la complexité, qui est un aspect de l'anomalie, ne peut pas s'expliquer au niveau des parlers romans et renvoie forcément au protoroman, ce qui est le cas de la phrase segmentée (Dardel 2006a).

Dans les cas de ce type, le 'critère de la complexité' est donc indispensable. Mais, à ce prix s'ouvre au chercheur le très vaste champ d'investigation qu'est la syntaxe (pour une application récente, cf. Dardel / Kok 1996). L'énorme retard qu'a pris la description syntaxique de la protolangue, en roman comme, semble-t-il, dans d'autres familles de langues, s'explique selon moi par l'absence d'une technique comparative adaptée. Aussi ma tâche a-t-elle consisté surtout à combler cette lacune pour le roman.

Je n'ai pris conscience d'un recours possible au critère de la complexité que très tard et ne l'ai mentionné et décrit pour la première fois qu'assez récemment (Dardel 1987c). Lorsque je me suis lancé dans l'étude de la position protoromane de l'adjectif épithète qualifiant, à gauche ou à droite du substantif (Dardel 1987a), je me suis encore contenté – pour ainsi dire en somnambule – de la méthode fondée sur l'attestation panromane d'un trait, méthode dont je viens de relever le caractère trompeur. Et pourtant, malgré ce handicap, la reconstruction du protoroman dans ce domaine s'est révélée cohérente et fonctionnelle, pour la simple raison qu'entre temps l'analyse spatio-temporelle des parlers romans avait progressé au point de permettre de dégager les données chronologiques et les descriptions structurales de la seule distribution spatiale (cf. la notion de 'puzzle' en 3.3.2, i). Ainsi, par exemple, le fait que le sarde, le plus archaïque des parlers romans, ne connaisse que l'ordre [substantif [adjectif qualifiant]] suffisait pour considérer cet ordre comme étant celui du protoroman précoce (cf. aussi 3.3.1, iii).

(ii) La prise en compte de l'économie du langage. – Comme tout système servant à la communication, la langue est régie par des facteurs économiques, c'est-à-dire par la loi de l'équilibre entre le moindre effort et la nécessité que le message passe. Ce principe, aux ramifications complexes, peut être mis en évidence en protoroman et permet d'en éclaircir et expliquer les reconstructions. Toutefois, comme l'économie concerne le domaine de la parole, laquelle ne se laisse pas reconstruire directement, nous ne pouvons en observer que les répercussions sur le système, en langue.

Le parfait fort protoroman en /U/, qui comporte à l'origine une alternance de formes rhizotoniques munies de suffixes et de formes arhizotoniques dénuées de suffixes, selon le schéma HÁBUI / HABÍSTI / HÁBUIT / HÁBUIMUS / HABÍSTIS / HÁB[U]ERUNT, tend dans tous les parlers romans à devenir un parfait faible, entre autres sur le modèle des formes arhizotoniques, comme dans l'it. dial. *avéi / avésti / avé / avémmo / avéste / avérono*. Cependant, la distribution spatiale des types de paradigme intermédiaires, compte tenu de l'analyse spatio-temporelle, montre que, du fait de l'économie du langage, le passage de la rhizotonie à l'arhizotonie ne s'est pas produit au hasard, mais en fonction de la fréquence d'emploi de chacune des formes personnelles: d'abord dans les personnes 4 et 6, les moins fréquentes, où le suffixe était le moins rentable, ensuite, éventuellement, dans les formes plus fréquentes, les personnes 1 et 3 (Dardel 1985c). L'histoire des noms des jours de la semaine, du lundi au vendredi inclus, comporte, à l'aube du protoroman, une réduction morphologique du mot composé classique, *Martis dies*, etc., par ellipse du terme déterminé, qui, dans un contexte normal, est le plus prévisible; d'où le type protor. MARTIS, etc., sans fonction casuelle. Une partie des parlers romans restructurent ensuite plus ou moins la construction classique dans les types *di-mart* et *marte-dì* (Dardel 1996b). Comme on voit par les deux exemples ci-dessus, ce type de processus réducteur, courant au niveau des parlers romans (cf. le fr. *chemin de fer métropolitain* > *métropolitain* > *métro*), s'observe aussi en protoroman et permet de lui appliquer une approche explicative.

Mais voici un cas moins assuré. Complètement réalisé au moment où la Sardaigne se libère linguistiquement parlant de la métropole, au Ier siècle avant notre ère, mais remontant probablement à l'époque des premières conquêtes de Rome, le système nominal acasuel (3.2.1) n'est pas remplacé par un nouveau système casuel nominal (3.5.1) avant l'époque de l'occupation romaine de la Rhétie (Ier siècle de notre ère) et de la

Dacie (IIe-IIIe siècle). Le protoroman précoce est donc régi par un système dénué de cas morphologiques, qui se répercute forcément sur la syntaxe nominale concomitante (Dardel 1994). Cette analyse doit toutefois être nuancée, à cause de l'identification récente de ce que j'ai appelé la 'marque prédicative' protoromane /s/ (Dardel 2004); ce morphème, qui semble avoir 'corrégi' la syntaxe nominale acasuelle dès le protoroman précoce, voire avant, en préprotoroman (3.3.1, iv), est encore attesté, joint comme suffixe aux termes nominaux (substantifs, adjectifs et adverbes) en fonction prédicative dans tous les parlers romans où *-s* final s'est maintenu; en voici quelques exemples: a. cat. *volenter* adjectif / *volenters* adverbe, occ. *lonc* adjectif / *longas* adverbe, pg. *ante* préposition / *antes* adverbe (Dardel 2004, 15). Il s'agit probablement au départ d'un morphème nominal emphatique (dans le lat. *magi-s*, *plu-s*, etc.), qui devient la marque du prédicat nominal et exprime, par une restructuration morphologique, l'articulation de la proposition en thème et prédicat. En dernière analyse, c'est peut-être une restructuration morphologique compensatoire, qui accompagne le premier cycle de réduction et dont on peut se demander si elle ne ressortit pas à l'économie du langage, dans le sens d'un renforcement de la structure syntaxique discursive (Dardel 1990).

(iii) La prise en compte des traits universels. – Les traits universels sont précieux, voire souvent indispensables, pour la reconstruction du protoroman, dans la mesure où ils confirment et expliquent, ou au contraire infirment, une hypothèse. Ainsi en est-il de la syntaxe des constituants majeurs à l'aube du protoroman: l'avènement du système nominal acasuel, combiné avec l'avènement de la base VSO, de l'ordre fixe des constituants majeurs et de l'objet direct animé prépositionnel, avec AD, sont des particularités syntaxiques qui ressortissent, sinon à un trait universel, du moins à une tendance très générale (Dardel 1994). L'hypothèse que l'ordre

[substantif [adjectif qualifiant]]

remonte au protoroman précoce (3.3.1, i) se trouve de la même manière confirmée par un lien statistique universel entre cette séquence et la base VSO. Dans le système des conjonctions de subordination, l'évolution SIC ... QUOMODO > SIC-QUOMODO > engadinois *sco* "comme", que révèle l'analyse spatio-temporelle, est en fait la manifestation d'une loi diachronique régissant l'évolution morphologique dans certains types de composition (Dardel 2005b). Enfin, la théorie des marques, avec les rapports économiques et sémantiques qu'elle systématise, est probablement un trait commun à tout moyen de communication par signes. Une reconstruction qui l'illustre, comme le syncrétisme du datif et de l'accusatif pronominaux en

protoroman, a, par ce simple fait, des chances d'être correcte (Dardel 2003c; cf. cependant 3.5.6).

En définitive, on a l'impression que des traits universels se manifestent partout et sont omniprésents. Le problème est plutôt de ne pas les prendre pour une panacée, piège dans lequel il m'est arrivé de tomber (cf. 3.5.5).

(iv) La prise en compte du préprotoroman. – Entre le protoroman, dont on peut retracer et décrire les structures jusqu'au premier siècle avant J.-C., et les origines de Rome (VIIIe siècle), période que j'appelle le 'préprotoroman' (Dardel 2006c), ont existé des traits linguistiques que n'attestent que le vieux latin écrit (Plaute, par exemple) ou, sous la forme d'archaïsmes, les parlers romans; c'est là qu'on peut situer l'origine du sarde *domo* comme complément de lieu (3.2.2), qui n'a sa place dans la reconstruction du protoroman qu'en tant que lexème acasuel, DOMO.

3.3.2. La fonctionnalité du protoroman

(i) Introduction. – Si l'ensemble des hypothèses protoromanes actuellement formulées est correct, on doit pouvoir montrer que le protoroman est fonctionnel, au même titre que n'importe quelle langue qu'il nous est donné d'observer concrètement. C'est le souci qu'ont eu, peut-être inconsciemment, les néo-grammairiens, lorsqu'ils ont décrit le système des phonèmes protoromans, avec ses traits distinctifs intégrés en combinaisons économiques. Pour mon compte, engagé dans la morphologie, je me suis de bonne heure laissé guider par la fonctionnalité lorsqu'il s'est agi de choisir entre deux hypothèses concurrentes en synchronie ou entre deux hypothèses en décalage diachronique, toujours compte tenu du critère classique de l'anomalie.

Cependant, je n'ai pas systématiquement reconstruit le protoroman en m'assurant de l'orthodoxie des techniques, notamment du critère de la complexité en syntaxe. Dès que l'analyse spatio-temporelle m'a permis de me faire une idée plus nette de l'évolution du protoroman dans le temps et l'espace, je me suis affranchi du critère de l'anomalie et me suis mis à classer les structures relationnelles romanes en fonction de leur distribution spatiale plutôt qu'en fonction de leur complexité et à fonder là-dessus leur diachronie et leurs formes protoromanes successives. Cette audace de ma part aurait pu déboucher sur un désastre, un protoroman sans rapport avec la réalité d'une langue vivante; mais, elle s'est révélée payante du fait que la plupart des hypothèses protoromanes formulées indépendamment les unes des autres se sont d'elles-mêmes complétées

mutuellement dans le système, en synchronie et en diachronie, comme les pièces d'un puzzle. Et, comme dans un puzzle, plus il y a de pièces à la place qui leur revient, plus vite avance la reconstruction. En définitive, mon pari étant gagné, c'est la compatibilité du protoroman avec les qualités d'une langue vivante qui confirme mes hypothèses, ou la plupart d'entre elles. Dans ce qui suit, j'illustre cet aspect du protoroman avec deux exemples: les régionalismes (3.3.2, ii) et le rapport hypothétique entre la réduction morphologique et une semi-créolisation (3.3.2, iii).

(ii) Les régionalismes. – Dans un champ linguistique donné, on trouve en principe une langue standard, commune à tous les locuteurs, et des régionalismes, limités dans l'espace (par exemple, pour désigner le repas de midi, le français standard et le français régional de l'est utilisent respectivement *déjeuner* et *dîner*); il s'agit là, semble-t-il, d'un phénomène linguistique universel. En protoroman, le comparatisme, étant donné l'uniformité spatiale qu'il postule, risque de nous livrer seulement le latin parlé commun à tous les locuteurs latinophones; par conséquent, les régionalismes de la langue parlée, qui existent certainement, ne se laissent détecter que par divers détours méthodologiques (Dardel 2001b, 2002); mais, également dans cette situation, le protoroman révèle les qualités d'une langue vivante, comme le montrent les deux cas que voici. (a) Sous la forme d'un régionalisme protoroman, un ou plusieurs parlers romans contigus ont en commun un trait non roman substratique; un exemple en est cité par Ricarda Liver (1999, 149 *sq.*); il consiste en une structure d'origine préromane se manifestant dans les adverbes de lieu d'une aire alpine des parlers romans et germaniques (Dardel 2001b, § 3.2.3). (b) À propos de la place des pronoms personnels clitiques, quatre constructions syntaxiques, synonymes sur le plan, sinon discursif, du moins syntaxique, se présentent dans les parlers romans, dont voici des exemples-types ramenés au protoroman:

PATREM VIDET ME HODIE

PATREM ME VIDET HODIE

HODIE PATREM VIDET ME

HODIE PATREM ME VIDET

L'analyse spatio-temporelle montre qu'en protoroman ces constructions sont déjà présentes, mais dans une distribution spatiale qui conduit le comparatiste à admettre qu'il s'agit de régionalismes protoromans (Dardel 2003b).

(iii) La réduction morphologique et la semi-créolisation. – La question que tout romaniste se pose ou devrait se poser est celle de l'origine de la différence typologique entre le latin hérité de dialectes italiques et conservé dans les textes, qui est essentiellement synthétique, et le protoroman, prolongé dans les parlers romans, qui est tendanciellement analytique. Selon Antoine Meillet (1977, 236), il faut y voir l'influence sur la langue de Rome des parlers non latins avec lesquels les Romains sont entrés en contact au cours de leurs conquêtes. Ma première prise de position sur l'éventualité d'une forme de créolisation du latin parlé remonte au colloque de Bologne (Dardel 1990), où je relève l'existence de deux mouvements opposés, la réduction morphologique, suivie d'une restructuration morphologique, comme dans l'adverbe lat. a. *fortiter* > protor. précoce FORTEM > protor. tardif FORTEM-MENTEM. Je reconnais que mon exposé avait quelque chose de schématique et de provisoire; j'y retrouve néanmoins, pour les deux mouvements en question, une particularité du protoroman qui s'est révélée importante dans la suite de mes investigations. Mon collègue Jakob Wüest et moi-même avons repris cette théorie à notre compte et l'avons illustrée, avec la réduction massive très précoce du système casuel nominal protoroman (pour les détails, cf. 3.5.1; Dardel / Wüest 1993); j'ai ensuite approfondi cette question, en montrant (Dardel 2005a) que la réduction morphologique affecte également, en protoroman, d'autres sous-systèmes de la grammaire. Comme le système latin traditionnel n'est que partiellement affecté par cette évolution, on peut y voir, par analogie avec les observations de créolistes, l'indice d'une 'semi-créolisation' ou d'une 'interlangue d'apprenant'. Si cette hypothèse est acceptable, et pour la description (réduction morphologique) et pour l'explication (semi-créolisation), la formation des parlers romans n'est pas essentiellement différente de celle d'autres langues dites 'improvisées'. Dans le prolongement de cette problématique, je viens d'ébaucher (Dardel à par., § 3.3) l'hypothèse d'une triple jonction historique, où se combinent une semi-créolisation du latin, la bifurcation consécutive du latin global en latin traditionnel synthétique et latin parlé (protoroman) tendanciellement analytique, ainsi que la date très ancienne et la rapidité de ce bouleversement.

La parution de notre article commun (Dardel / Wüest 1993), a provoqué une vague de réactions, pour la plupart négatives. Les principales de la part de Seidl (1995) et de Kramer (1999), auxquels j'ai répondu dans des études subséquentes plus poussées, à savoir respectivement dans

Dardel (1999, notes) et Dardel (2005a, 23). Ce n'est pas le lieu de rediscuter les arguments échangés; il suffit, pour ma part, de constater que les deux critiques se fondaient sur une connaissance trop sommaire du comparatisme roman et du protoroman pour pouvoir réfuter mes arguments et évaluer la force probante de mon puzzle (3.3.2, i).

3.4. L'évaluation des résultats de la méthode comparative

Dans le cadre d'une méthode comme le comparatisme historique, la reconstruction doit pouvoir être évaluée et vérifiée, de manière à ce qu'en soit éliminé tout arbitraire.

3.4.1. La nécessité d'une évaluation. – Très récemment s'est ajoutée à mes reconstructions du protoroman une étude résumant les critères par lesquels – indépendamment de sa fonctionnalité – on peut évaluer le protoroman reconstruit (Dardel 2005b). Cette démarche m'a paru s'imposer pour deux raisons: je n'avais jamais réfléchi sérieusement à la pertinence ni à la valeur respective des divers types de données dont je me servais, et les critiques qui me jugent dans leurs comptes rendus ne sont guère plus avancés que moi sur ce point et recourent eux-mêmes souvent aux arguments les moins pertinents. En résumé, on peut dire que l'évaluation du protoroman devrait se faire selon plusieurs paramètres, combinés et classés hiérarchiquement, parmi lesquels les dichotomies linguistique interne / linguistique externe, description / explication, synchronie / diachronie, langue / parole et traits universels / traits spécifiques.

C'est aussi le nombre de facteurs concordants relatifs à une reconstruction donnée qui en confirme, voire garantit la justesse.

3.4.2. La vérification. – Soucieux de mener mon enquête jusqu'au bout, je me suis parfois préoccupé – trop peu peut-être – de la vérification de mes hypothèses (Dardel 1991b).

J'admets qu'une hypothèse du protoroman est correcte dans la mesure où elle rend compte des données romanes auxquelles elle est censée se rapporter historiquement; seulement, s'il appert par la suite que les parlers romans comportent aussi des données dont cette hypothèse ne rend pas compte, qui donc la falsifient, elle est incorrecte et demande soit à être modifiée en conséquence, soit à être complétée par une seconde hypothèse, ce qui m'est arrivé souvent et m'a en général contraint à un nouvel examen du dossier et à une reformulation du protoroman. Cela

revient à dire que, comme la falsification de l'hypothèse protoromane reste toujours possible, sa vérification est toujours provisoire.

Les arguments invoqués généralement *contre* l'hypothèse d'un protoroman sont de deux types. (a) On admet que la description diachronique des parlers romans est consistante, en émettant toutefois des doutes sur la valeur des antécédents (hypothétiques) en protoroman. À quoi je réponds (en me référant mentalement à l'image du moulin du bisse) qu'on pourrait inverser ce raisonnement et soutenir que, puisque la description diachronique est consistante, il faut croire que le point de départ en protoroman est valable. (b) À propos de traits panromans concrets que je cherche à expliquer à partir d'une structure hypothétique protoromane, on me dit que je m'appuie trop sur des arguments *ex silentio*. Bien sûr, mon hypothèse est peut être incorrecte, mais ce qui est en cause, ce n'est pas le mutisme du protoroman. Aussi pourrais-je répliquer à mon interlocuteur, en utilisant une autre image, celle des liens génétiques: «Nos ancêtres sont aujourd'hui morts et enterrés, sans voix, et pourtant plusieurs de leurs traits physiques se manifestent encore parmi nous, leurs descendants.» – Citons pour mémoire l'argument aberrant que voici, entendu à un congrès: comme le protoroman est du latin parlé, la reconstruction d'un système protoroman est impossible, car une langue parlée ne connaît pas de système.

3.4.3. La validité de mes arguments. – Tout au long de ma carrière, j'ai cherché à émonder mon modèle du protoroman et les théories que sa reconstruction implique. Évidemment, ce travail d'émondage n'est pas achevé et ne le sera jamais, car mes découvertes récentes renvoient souvent à des défauts commis jadis dans des analyses anciennes, que je suis alors enclin à revisiter. Le lecteur en trouvera quelques exemples sous le titre d'«Hypothèses corrigées» (3.5).

Néanmoins, avec les perfectionnements méthodologiques globaux que sont la systématisation des critères de reconstruction et la vérification de mes hypothèses, dont les effets se rejoignent au niveau du puzzle, il me semble que mon argumentation peut se prévaloir d'une certaine validité. Cet optimisme m'est inspiré aussi par le fait qu'après les difficultés suscitées par mon incompétence initiale je n'ai sauf erreur plus jamais rencontré chez mes critiques de contre-arguments fondamentaux que je n'aie pas pu réfuter. Cela tient aussi, reconnaissons-le, à ce qu'est très réduite la cohorte de ceux qui peuvent encore me juger en connaissance de cause.

3.5. Hypothèses corrigées

Parmi les hypothèses protoromanes que j'ai formulées jusqu'ici, en voici quelques-unes qui ont fait l'objet de corrections importantes.

3.5.1. Le système tricasuel comme dérivé direct du latin classique. – Il fut une époque où l'analyse spatio-temporelle du protoroman ne se profilait encore que très vaguement et où l'on admettait, logiquement en somme, que l'évolution reliant le système casuel nominal latin, avec ses cinq cas, au système nominal acasuel des parlers romans actuels, est rectiligne et procède par une réduction graduelle des cas antiques. Dans le cadre de cette hypothèse assez généralement acceptée, j'ai examiné jadis le système tricasuel que connaît l'ancien français et dont on trouve aujourd'hui des vestiges dans les pronoms de la Romania continentale centrale (fr. *il / lui / le // ils / leur / les*) et orientale. Et j'y ai vu, avec d'autres comparatistes du reste, une étape intermédiaire entre le système latin à cinq cas et les systèmes romans actuels. Malgré quelques doutes que j'avais alors et faute d'une technique comparative suffisante, j'ai cru que l'absence de traces du système tricasuel en portugais, espagnol et sarde attestait, au même titre que les autres parlers romans actuels, l'état final de cette évolution (Dardel 1964). Cependant, des années plus tard, découvrant, à la lumière d'une analyse spatio-temporelle plus poussée, que le sarde représente par ailleurs un état très archaïque du protoroman, remontant au premier siècle avant J.-C. (Dardel 1985a), j'ai, en collaboration avec Jakob Wüest, élaboré au sujet des cas une hypothèse différente, qui se résume ainsi: à l'aube du protoroman, dans un 'premier cycle de réduction', le système casuel nominal du latin aboutit à un système acasuel, que conservent le portugais, l'espagnol et le sarde; plus tard se reforment successivement, dans le reste de la Romania, sous l'influence plus ou moins directe du latin écrit, un système bicasuel nominatif / accusatif, puis un système tricasuel nominatif / génitif-datif / accusatif, lesquels, à leur tour, disparaissent finalement dans un 'second cycle de réduction' des cas (Dardel / Wüest 1993, Dardel 1999, 2005a). Si j'avais connu plus tôt l'écart qui sépare, dans le temps, le système protoroman ressortissant au premier cycle de celui qui ressortit au second, je n'aurais pas publié ou j'aurais présenté autrement mon étude initiale sur le système tricasuel. Des recherches plus récentes ont montré que la réduction de la morphologie casuelle dans le premier cycle fait en réalité partie d'un ensemble plus étendu de réductions morphologiques, parmi lesquelles la réduction du comparatif et du superlatif, l'ellipse du déterminé dans certains syntagmes, la disparition du futur simple et la reformation de verbes préfixés par le rétablissement du vocalisme radical du verbe non préfixé.

3.5.2. L'inexistence de synonymes. – C'est aussi, au début, un manque de profondeur historique dans ma perception du protoroman – toujours le moulin du bisse ! – qui m'a fait penser et affirmer que, comme la paire synonymique est un phénomène de la synchronie et d'une durée relativement limitée, le protoroman reconstruit ne saurait en être le révélateur; ainsi, pour la substitution de FORMOSUM par BELLUM, dont les deux termes apparaissent dans des synchronies différentes, je me suis borné à admettre que leur coexistence fut passagère et que le découpage diachronique du protoroman est trop grossier pour la faire apparaître. Et j'y voyais une limitation inhérente à la méthode (Dardel 1993a). Mais il est devenu évident depuis lors qu'une paire synonymique peut bel et bien se manifester dans la reconstruction, pour peu qu'elle soit encore attestée comme telle au sein de systèmes romans, ce qui est le cas par exemple des deux bases OVS et SVO et de leurs dérivés (Dardel 2000a). La contrainte protoromane supposée initialement est donc aujourd'hui caduque.

3.5.3. L'origine italique de l'adjectif-adverbe. – Les traces possibles de structures du vieux latin, voire de dialectes italiques, dans les parlers romans, m'ont de tout temps intrigué. Certains auteurs, épisodiquement, en supposent l'existence, par exemple dans les composés romans du type *Guardavalle* (Kreutzer-Haag 1967) ou dans la non-application de la «consecutio temporum» (Maurer 1951, 184 *sq.*). Aussi ai-je cru qu'on peut attribuer à une origine prélatine l'adjectif-adverbe roman, c'est-à-dire le lexème qui fait office soit d'adjectif, en fonction adnominale (*une femme forte*), soit d'adverbe de manière, en fonction adverbale (*elle chante fort*), structure qui est systématique en protoroman, subsiste en roumain moderne et laisse des traces dans tous les autres parlers (Dardel 1995), mais qui est attestée aussi dans des langues indo-européennes non romanes (allemand *eine schöne Sängerin / sie singt schön*). À cette époque, je n'ai pas songé que l'adverbe latin se forme à l'origine, au moins en partie, avec des désinences casuelles, et c'est plus tard seulement, en me penchant sur les systèmes casuels du protoroman, que j'ai compris que l'adjectif-adverbe protoroman a pu se former tout aussi bien dans le cadre du premier cycle de réductions morphologiques (3.5.1) et qu'un recours aux antécédents du latin ne s'imposait pas.

3.5.4. Le parfait fort protoroman comme dérivé du parfait fort classique. – Inversement, le parfait fort protoroman, dont j'estime dans ma thèse qu'il est formé à partir du système classique, selon le schéma HÁBUI / HABUÍSTI / HÁBUIT ... > HÁBUI / HABÍSTI / HÁBUIT ..., me paraît actuelle-

ment, après un réexamen des données romanes et une étude du vieux latin, être au contraire le type originel du latin parlé et du protoroman, le type classique avec le suffixe /U/ à toutes les formes étant le résultat d'une unification postérieure du paradigme, sous l'influence des grammairiens (Dardel 2000b).

3.5.5. L'origine interne du syntagme [[adjectif épithète qualifiant] substantif]. – Estimant que l'explication de l'évolution linguistique doit être cherchée en premier lieu dans le système linguistique même, j'ai voulu rendre compte de la position de l'adjectif épithète qualifiant par la structure des bases positionnelles (Dardel 1987a). En effet, il y avait jusqu'à un certain degré concordance. À la première base positionnelle productive du protoroman, VSO, correspondait, en vertu d'un trait universel, la postposition de l'adjectif épithète, qui est encore la règle en sarde ancien. Une seconde base, plus récente, OVS, me paraissait pouvoir être rapprochée de l'antéposition de certains adjectifs qualifiants dans les autres parlers romans (fr. *fausse-clef*). Finalement, il s'est produit un retour partiel à la postposition de ces adjectifs, lequel me paraissait correspondre à l'avènement de la base suivante, SVO. Mais, par la suite, je me suis aperçu que cette correspondance entre le niveau phrastique et le niveau syntagmatique nominal n'est pas reconnue unanimement et qu'avec l'antéposition de l'adjectif se produit, simultanément et dans la même aire, aussi celle du déterminant dans les noms composés rectionnels [[substantif] substantif] (fr. *Pierrepont*, toponyme, "pont de pierre"), où l'explication par la base OVS, pour diverses raisons, dont la différence entre accord (adjectif antéposé) et rection (substantif antéposé), ne me paraissait guère convaincante. J'ai alors cherché une autre cause rendant compte à la fois des deux structures à déterminant antéposé. La solution m'a paru ne pouvoir se situer qu'en dehors du système, à savoir dans une influence de la syntaxe germanique, diffuse en protoroman déjà (Dardel 2001c); cette correction affecte rétroactivement Dardel (1991a et 1997b).

3.5.6. Le syncrétisme des pronoms datif et accusatif. – L'évolution des cas obliques du pronom personnel atone en protoroman présente des syncrétismes du datif et de l'accusatif du singulier au profit de l'accusatif, qui reflètent le principe économique selon lequel le terme marqué d'une opposition (en l'occurrence, le datif) tend à céder le pas à la forme non marquée (Dardel 2003c). J'ai pourtant commis là, probablement, une erreur, dans la pure tradition du moulin du bisse: en espagnol, l'évolution est en apparence inverse, avec syncrétisme au profit du datif («leísmo»), ce que j'ai tenté d'expliquer, en me fondant sur des études hispaniques

classiques, par un jeu d'actions analogiques particulières. Or, Inés Fernández-Ordóñez, de l'Université Autonome de Madrid, m'a montré (communication écrite) que le problème de l'espagnol s'explique le mieux par une analyse historique détaillée des dialectes septentrionaux de la Péninsule.

3.5.7. La diglossie. – Selon Charles Ferguson (1959), le latin global est un exemple de système diglossique, au sens très précis où cet auteur définit ce terme. Dans Dardel (1994), j'ai cru pouvoir rapprocher de la norme inférieure de cette diglossie la syntaxe nominale régie par le système protoroman acasuel. Actuellement, j'ai tendance à me montrer plus réservé (Dardel 2003a, 69), car j'estime que, vu l'état peu avancé des recherches sur le latin global, les deux normes décrites par Ferguson, le «high level» et le «low level», et les critères formulés par lui ne se laissent pas encore suffisamment bien vérifier.

3.6. Problèmes restés en rade

Au moment d'arriver au terme de ma carrière, en dressant le bilan de mes recherches, je dois constater que, pour plusieurs problèmes rencontrés en cours de route, je n'ai pas trouvé de solution et que je dois laisser à d'autres le soin de les résoudre. Voici ces problèmes, sommairement évoqués.

3.6.1. La formation de subordonnées. – Depuis la parution de mon ouvrage sur les subordonnants (1983), deux constructions syntaxiques m'embarrassent. Premièrement, la double structure des relatives: celle avec les pronoms relatifs déclinés ou adverbiaux issus du latin ancien (QUI, CUIUS, QUEM, DEUNDE, etc.) et celle formée d'un seul pronom (KE ou KA), dit universel ou multifonctionnel, qui, en roman, accompagne le pronom décliné ou adverbial (fr. *J'ai un copain dont le livre a disparu ~ J'ai un copain que son livre a disparu*). Les deux constructions coexistent dans toute la Romania, distribuées, me semble-t-il, selon la dimension diastratique. Deuxièment, dans les complétives, le 'discours semi-direct' du type *Il$_x$ a dit que je$_x$ n'ai pas tué cet homme,* qui est panroman et apparaît en protoroman à côté du discours direct, *Il$_x$ a dit: «Je$_x$ n'ai pas tué cet homme»,* et du discours indirect, *Il$_x$ a dit qu'il$_x$ n'a pas tué cet homme.* Pour l'un et l'autre de ces deux problèmes, mon hypothèse, toute provisoire, est qu'il faut partir en protoroman de propositions juxtaposées par asyndète et admettre qu'un subordonnant universel, pronom relatif ou conjonction, s'y est introduit, avant que, dans la complétive, la concor-

dance des personnes et éventuellement celle des cas et des temps ait été réalisée (Dardel 1983, § 6.4.1.1, 6.4.1.3.9, 6.4.1.3.11).

3.6.2. L'origine du genre des substantifs féminins de la troisième déclinaison. – Après un timide essai sur le genre grammatical des substantifs de la troisième déclinaison (Dardel 1960), je me suis lancé (Dardel 1965) dans une enquête plus étendue et plus approfondie, qui révèle une avancée surprenante du genre féminin, mais dont, pour le reste, les résultats me paraissent aujourd'hui maigres et peu convaincants, faute d'avoir pu disposer à l'époque d'une analyse spatio-temporelle suffisamment élaborée. Pourtant, une première application de cette analyse au problème en question (Dardel 1976) m'a permis de dissocier, dans le temps et l'espace, le genre masculin et le genre féminin dans une série de substantifs de matière protoromans (SANGUEM, MELEM, SALEM etc.). Mis à part une esquisse d'hypothèse descriptive (Dardel 2005b, 149), mon enquête en est encore là, une hypothèse explicative restant pour le moment hors de ma portée. Je n'exclus toutefois pas que le préprotoroman et les antécédents indo-européens nous réservent à ce sujet quelques surprises.

3.6.3. L'évolution du protoroman: une suite de synchronies ou une suite de phases? – Les deux études approfondies que sont Dardel (1983) et Dardel / Kok (1996) présentent dans les résultats une différence que je ne m'explique pas. Dans la première, consacrée aux subordonnants, le protoroman se laisse découper en tranches synchroniques successives, comme c'est du reste le cas aussi dans la plupart de mes autres hypothèses protoromanes. Dans la seconde, en revanche, consacrée à la position des pronoms personnels clitiques, l'évolution est décrite sous la forme d'une succession de *phases* uniformément ordonnées, sans doute parce que la notion de phase est diachroniquement moins contraignante que celle de synchronie; mon problème est toutefois ailleurs. Dans Dardel / Kok (1996), certaines des structures reconstruites et postulées en protoroman n'apparaissent pas simultanément dans les parlers romans, c'est-à-dire s'écartent de ce que prévoit l'analyse spatio-temporelle. Ainsi, la loi de Tobler-Mussafia se manifeste dès l'ancien français (*Paul le vit, Vit le Paul*), mais, en roumain, elle ne paraît se substituer aux structures antérieures qu'au XVIe siècle. Les questions qui se posent sont donc: Comment concilier ce décalage de l'évolution avec le postulat d'un protoroman uniforme? Et y a-t-il une sorte de dérive («drift»), qui retient ou accélère l'évolution selon le parler?

3.6.4. *Plautus / Plotus*. – Ce couple de variantes, cité par les latinistes, illustre non seulement une différence phonétique au sein du latin global, mais probablement aussi une connotation sociale différenciée. Deux questions se posent à ce sujet: (a) Des structures de ce type existent-elles au niveau du protoroman? (b) Est-ce que le comparatiste peut le prouver et, si c'est le cas, comment? Il me paraît probable que, les couches sociales en cause ayant une distribution panromane, mais mêlée, la distribution des deux termes de la paire devrait se présenter par taches menues, sur le modèle dit de la 'peau de léopard', alors que les paires de variantes sans connotation sociale, comme FORMOSUM / BELLUM, se distribuent selon les grandes fragmentations politiques de l'Antiquité. Mais la chose reste à vérifier (Dardel 2006b).

3.6.5. L'explication de la formation du système bicasuel. – Il ne fait pas de doute que, dès le Ier siècle de notre ère, le système acasuel du protoroman initial est remplacé par un système bicasuel, qu'illustrent le cas sujet et le cas régime de l'a. fr. *murs / mur*. Ce qui reste, pour moi, mystérieux, c'est la cause de ce changement. Est-ce le passage, à la même époque, de la base VSO aux bases OVS et SVO, qui sont contemporaines l'une de l'autre, et le recours à une morphologie, éventuellement redondante, qui y explicite la différence entre sujet et objet direct? J'en doute pourtant, parce que l'introduction en protoroman, à la même époque, de structures morphologiques telle que GRANDIOR / GRANDIOREM à côté du type existant, PLUS GRANDIS / PLUS GRANDEM, évoque plutôt une simple influence savante du latin classique qu'un facteur économique.

4. Pour ceux de mes lecteurs qu'intéresse la théorie

Mes principales prises de position en matière de théorie sont consignées dans les introductions à ma thèse (Dardel 1958) et à mon *Esquisse* (Dardel 1983), dans Dardel (1996a, chapitre 1, et 1996c) et dans mon essai récent sur l'évaluation du protoroman (Dardel 2005b).

5. Conclusion

Quoi qu'on fasse, le principe du moulin du bisse semble dominer la recherche; il suggère cependant aussi que sont souhaitables, pour ne pas dire inévitables, comme antidotes aux accidents de parcours, la collaboration avec des spécialistes d'autres approches et le travail en équipe.

Rétrospectivement, je trouve que, soit par ambition, soit poussé par la hiérarchie universitaire, souvent on – moi le premier – publie trop et

trop vite. Cela ne porte pas à conséquence, s'il s'agit de lancer sur le «marché scientifique» des thèses inédites et relativement solides, mais cela encombre la recherche et entrave au contraire le progrès, lorsqu'il s'agit d'un fatras d'idées peu mûres. Sur ce point, le juste milieu n'est pas toujours atteint.

Université de Groningen Robert DE DARDEL

6. Références bibliographiques

6.1. Bibliographie personnelle sélective

Dardel, Robert de, 1958. *Le parfait fort en roman commun*, Genève, Droz (thèse de Genève).

Dardel, Robert de, 1960. «Le genre des substantifs abstraits en *-or* dans les langues romanes et en roman commun», *CFS* 17, 29-45.

Dardel, Robert de, 1962. «La fonction des participes passés sans suffixe [en roman]», *CFS* 19, 77-85.

Dardel, Robert de, 1964. «Considérations sur la déclinaison romane à trois cas», *CFS* 21, 7-23.

Dardel, Robert de, 1965. *Recherches sur le genre roman des substantifs de la troisième déclinaison*, Genève, Droz.

Dardel, Robert de, 1976. «Une analyse spatio-temporelle du roman commun reconstruit (à propos du genre)», in: *ACILFR XIV*, 2, 75-82.

Dardel, Robert de, 1983. *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*, Genève, Droz (Publications romanes et françaises, CLXV).

Dardel, Robert de, 1985a. «Le sarde représente-t-il un état précoce du roman commun?», *RLiR* 49, 263-269.

Dardel, Robert de, 1985b. «Une nouvelle analyse spatio-temporelle (à propos des subordonnants)», in: *ACILPR XVII*, 2, 491-501.

Dardel, Robert de, 1985c. «Application d'un principe statistique à la reconstruction du roman commun (à propos du parfait fort)», in: *ACILFR XVI*, 2, 75-84.

Dardel, Robert de, 1987a. «La place de l'adjectif épithète en protoroman», *VR* 46, 1-25.

Dardel, Robert de, 1987b. «Pour une meilleure intégration des études latines et romanes», in: *LVLT I*, 65-75.

Dardel, Robert de, 1987c. «Limites et possibilités de la reconstruction syntaxique», *LInv* 11, 337-356.

Dardel, Robert de, 1989. «L'hypothèse d'une base OVS en protoroman», *Probus* 1, 121-143.

Dardel, Robert de, 1990. «Remarques sur la simplification morphologique en latin oral», in: *LVLT II*, 89-100.

Dardel, Robert de, 1991a. «La place de l'adjectif qualifiant dans les toponymes romands», *RLiR* 55, 43-79.

Dardel, Robert de, 1991b. «La vérification des hypothèses relatives au protoroman», *RF* 103, 136-143.

Dardel, Robert de, 1992a. «Niveaux de langue intermédiaires entre le latin classique et le protoroman», in: *LVLT III*, 83-91.

Dardel, Robert de, 1992b. «Le protoroman et les niveaux de langue latins», *CFS* 46, 17-34.

Dardel, Robert de / Gaeng, Paul A., 1992. «La déclinaison nominale du latin non classique (essai d'une méthode de synthèse)», *Probus* 4, 91-125.

Dardel, Robert de, 1993a. «Analyse d'une substitution en protoroman: FORMOSUS / BELLUS», in: *ACILPR XX*, 2, 355-364.

Dardel, Robert de, 1993b. «La fonction du protoroman et son dysfonctionnement dans la recherche contemporaine», in: *ACILPR XX*, 2, 662-671.

Dardel, Robert de / Wüest, Jakob, 1993. «Les systèmes casuels du protoroman. Les deux cycles de simplification», *VR* 52, 25-65.

Dardel, Robert de, 1994. «La syntaxe nominale en protoroman ancien et ses implications sociolinguistiques», *RLiR* 58, 5-37.

Dardel, Robert de, 1995. «Le protoroman comme héritier de l'indo-européen (à propos de la construction CLAMARE ALTUM)», in: *LVLT IV*, 21-28.

Dardel, Robert de, 1995/96. «Trois normes [latines] relatives aux complétives assertives en latin», *CFS* 49, 165-170.

Dardel, Robert de, 1996a. *À la recherche du protoroman*, Tübingen, Niemeyer (Beihefte zur ZrP, 275).

Dardel, Robert de, 1996b. «Les noms des jours de la semaine en protoroman: hypothèses nouvelles», *RLiR* 60, 321-334.

Dardel, Robert de, 1996c. «Gemeinromanisch – Protoromanisch, Roman commun – protoroman», in: *LRL II/I*, 1, 90-100 (= article 98).

Dardel, Robert de / Kok, Ans de, 1996. *La position des pronoms régimes atones – personnels et adverbiaux – en protoroman, avec une considération spéciale de ses prolongements en français*, Genève, Droz (Publications romanes et françaises, CCXVII).

Dardel, Robert de, 1997a. «Les bases positionnelles protoromanes», *VR* 56, 10-23.

Dardel, Robert de, 1997b. «La place de l'adjectif épithète dans les toponymes italiens», *RIOn* 3, 433-452.

Dardel, Robert de, 1999. «L'origine du génitif-datif», *VR* 58, 26-56.

Dardel, Robert de / Zamboni, Alberto, 1999. «L'interfixe -I- dans les composés protoromans. Une hypothèse de travail», *RLiR* 63, 439-469.

Dardel, Robert de, 2000a. «Un double ordre de base en protoroman», in: *ACILFR XXII*, 2, 123-128.

Dardel, Robert de, 2000b. «Le parfait fort protoroman revisité», *NM* 101, 429-442.

Dardel, Robert de, 2001a. «Auquel des systèmes casuels protoromans se rattache celui des Grisons?», in: Wunderli, Peter / Werlen, Iwar / Grünert, Matthias (éds), *Italica – Raetica – Gallica: Studia linguarum litterarum artiumque in honorem Ricarda Liver*, Tübingen / Basel, Francke, 9-24.

Dardel, Robert de, 2001b. «Traits régionaux en protoroman», *TRANEL* 34/35, 27-36.

Dardel, Robert de, 2001c. «Précisions sur l'ordre des termes d'origine germanique», *ZrP* 117, 1-22.

Dardel, Robert de, 2002. «Aspects fonctionnels du régionalisme», in: Jacobs, Haike / Wetzels, Leo (réd.), *Liber Amicorum Bernard Bichakjian, hem aangeboden ter gelegenheid van zijn 65ste verjaardag*, Maastricht, Shaker, 27-36.

Dardel, Robert de, 2003a. «Le traitement du latin global: séparation et intégration des méthodes», *RJb* 54, 57-76.

Dardel, Robert de, 2003b. «Un cas de synchronie non uniforme en protoroman», in: *LVLT VI*, 21-28.

Dardel, Robert de, 2003c. «Le syncrétisme du datif et de l'accusatif dans le pronom *ille*», *RLiR* 67, 405-430.

Dardel, Robert de, 2004. «Une marque prédicative en protoroman?», *VR* 63, 1-18.

Dardel, Robert de, 2005a. «La réduction grammaticale à l'origine du protoroman», *ZrP* 121, 107-128.

Dardel, Robert de, 2005b. «Évaluer le protoroman reconstruit», *LInv* 28/1, 133-168.

Dardel, Robert de, 2006a. «La phrase segmentée protoromane», *RF* 118, 285-304, 419-436.

Dardel, Robert de, 2006b. «Les variantes lexématiques avec l'infixe /I/ en protoroman», *RLiR* 70, 377-407.

Dardel, Robert de, 2006c. «Une approche du préprotoroman», *CFS* 59, 21-40.

Dardel, Robert de, à par., compte rendu de Reinhard Kiesler, *Einführung in die Problemtik des Vulgärlateins*, Tübingen, 2006.

6.2. Autres références bibliographiques

Ferguson, Charles, 1959. «Diglossia», *Word* 15, 325-340.

Hall, Robert A., Junior, 1950. «The Reconstruction of Proto-Romance», *Language* 26, 6-27.

Hall, Robert A., Junior, 1974-1983. *Comparative Romance Grammar*, 3 volumes parus, New York / London / Amsterdam / Philadelphia / Oxford, Elsevier / John Benjamins.

Kramer, Johannes, 1999. «Sind die romanischen Sprachen kreolisiertes Latein?», *ZrP* 115, 1-19.

Kreutzer-Haag, Käthe, 1967. *Der Typus «Guardavalle» (Schauinsland) in den romanischen Sprachen,* Tübingen, Präzis.

Liver, Ricarda, 1999. *Rätoromanisch*, Tübingen, Narr.

Maurer, Theodoro Henrique, Junior, 1951. *A unidade da Romênia ocidental*, São Paulo, Universidade de São Paulo.

Maurer, Theodoro Henrique, Junior, 1959. *Gramática do latim vulgar*, Rio de Janeiro, Liveraria Acadêmica.

Meillet, Antoine, 1977. *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Troisième édition, réimpression, Paris, Klincksieck (première édition: 1928).

Seidl, Christian, 1995. «Le système acasuel des protoromans ibérique et sarde», *VR* 54, 41-73.